

LE SIOUX

« A la guerre, le succès dépend de la simplicité des ordres de la vitesse de leur exécution et de la détermination générale à vaincre. »

Général PATTON

« Ne pas pratiquer ce que l'on enseigne, c'est déshonorer sa parole. »
Cours de tactiques 1922, Tomes II »

Editorial

Chers Lectrices et Lecteurs,

Dans ce numéro, nous traitons du Pacifique et en particulier de la bataille des Philippines qui résulte de l'invasion du Commonwealth des Philippines par l'Empire du Japon en 1941-42 et de la défense de l'archipel par les troupes philippines et américaines. Cette bataille s'est traduite par une victoire japonaise (10 000 morts et 22 000 blessés japonais / 40 000 tués ou blessés et près de 70 000 prisonniers chez les américo-philippins). De nombreuses unités américaines et philippines s'enfoncent dans la jungle et constitueront un maquis puissant et très efficace, surtout dans la péninsule de BATAAN. Cette résistance a permis de retarder les attaques et occupation japonaises et donc de faciliter la contre-attaque alliée jusqu'à la libération de l'archipel en 1943 sous la conduite du général Mac Arthur.

La fiche de lecture pose le questionnement entre obéissance et conscience à partir de cas concrets qui gardent toute leur pertinence. Il ne faut pas oublier que le soldat est solidaire de l'histoire de sa nation au-delà du régime qu'il sert. Ce récit souligne que la désobéissance voire la rébellion en temps de guerre est un acte extrêmement difficile à poser en pratique. Cet ouvrage mérite une attention particulière et je vous invite à le lire.

Je termine le Sioux avec une approche peu connue de l'histoire de l'armée française. En effet, lorsque nous parlons de la guerre du Rif, nous pensons aux troupes au sol, au Maréchal LYAUTEY, ou encore au jeune futur maréchal LECLERC de HAUTECLOCQUE, mais rarement à la combinaison avion / troupe au sol. En effet, les conflits insurrectionnels vont voir le jour dans le nord de l'Afrique après la Première Guerre mondiale. Cette évolution du combat, qualifié d'irrégulier, est perçue de manière particulièrement forte lors de la guerre du Rif. Le facteur clé lors des opérations contre les Rifains fut l'emploi tactique et coordonné de l'aviation, en appui direct des troupes au sol. Il va en découler en 1928, un ouvrage intitulé « Quelques enseignements de la campagne du Rif en matière d'Aviation ». L'expérience du colonel d'ARMENGAUD sera un fondement aux premières théories françaises en matière d'appui tactique et de bombardement d'assaut à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Bonne lecture.

Enfin chers lecteurs, nous vous encourageons à nous faire part de vos remarques, questions, suggestions, voire dialoguer avec nous et entre nous, soit sur notre page Facebook <https://www.facebook.com/groups/782917638416377/> que nous essayons de nourrir de actualités militaires, soit par courriel à lesieuxnewsletter@yahoo.fr.

Lieutenant-colonel Nicolas de LEMOS,
ORSEM Promotion Colonel Pierre MESSMER.
Stagiaire BTIAR, 26^{ème} Promotion de l'EDG.

Table des matières**PREMIERE PARTIE**

La conquête des Philippines par les japonais 1941-1942 03

DEUXIEME PARTIE :

Le coin du préparant 06

FICHE DE LECTURE 07

TROISIEME PARTIE HISTOIRE 14

La puissance aérienne dans la guerre du RIF 14

QUATRIEME PARTIE (proposition de lecture)

Le Sioux vous conseille 23

Un portrait 25

Feuille d'information gratuite

Responsable de la rédaction : Lieutenant-colonel ® de LEMOS

Secrétaire de rédaction :

**Toutes les informations et images présentées, sont issues de sources ouvertes et n'ont
d'autre vocation que d'informer.**

**Les propos et articles n'engagent pas l'Institution militaire, ils ne sont que des supports
personnels.**

S'inscrire ou désinscrire à cette newsletter à l'adresse suivante :

lesiouxnewsletter@yahoo.fr

PREMIERE PARTIE BATAILLE

La conquête des Philippines par les Japonais 1941-1942

Contexte :

Dès l'été 1941, les pays européens présents en Asie du sud-est, comme le Royaume-Uni et les Pays-Bas, pressentent une action de force japonaise sur leurs possessions. Les Etats-Unis et leur allié philippin sont également inquiets, d'autant que c'est le général Mac Arthur, ancien chef d'état-major de l'armée américaine qui dirige depuis 1937 l'armée philippine encore mal équipée et peu entraînée. Après Pearl Harbour, les Philippines sont donc le second objectif stratégique des Nippons du fait de la position géographique de l'archipel comme point d'appui pour attaquer les Indes orientales néerlandaises et leurs puits de pétrole tout en formant un rempart sur la route du Japon.

Forces en présence :

Philippines + Etats-Unis : 80 000 hommes dont 10 divisions de Philippines renforcées par 30 000 soldats américains avec des chars obsolètes mais 140 avions dont 100 chasseurs P40 ainsi que de nombreuses pièces d'artillerie côtière ou de campagne.



Japon : 75 000 hommes de la 14ème armée japonaise du général Homma avec un appui aérien puissant et de nombreuses unités blindées et amphibies.

Déroulement :

Phase préliminaire.

Les 8, 10 et le 12 décembre 1941, les Japonais lancent des débarquements de diversion sur l'île Batan, au nord de Luçon et à Legazpi (sud de l'île) avant de prendre pied sur Mindanao le 19 décembre.

Mac Arthur envoie des raids aériens qui endommagent des bâtiments japonais mais qui ne sont pas décisifs. Il met en place un dispositif défensif en 4 zones : la force de Luçon nord pour défendre les plaines centrales, Corregidor et les sites de débarquement potentiels, la force de Luçon sud à l'est et au sud de Manille, la force Visayan-Mindanao et la force de réserve (aviation, 1 division philippine, 4 régiments



d'artillerie) au nord de Manille.

Phase 1 : l'attaque.

L'attaque principale nipponne débute les 22 et 23 décembre quand 43 000 hommes appuyés par une centaine de chars débarquent sur trois sites distincts, entre Agoo et Bauang, au nord de l'île et dans la baie de Lamon, au sud-est de Luçon. C'est une attaque concentrique sur trois directions qui surprend les défenseurs. Ces derniers, faiblement équipés, sont submergés hormis le 26^{ème} régiment de cavalerie qui arrête les Japonais à Rosario mais doit rompre le contact en l'absence de soutien permettant à l'armée impériale de pénétrer de 16 km à l'intérieur de l'île en 24 heures. Les Américains engagent leur réserve en direction de Bataan et commencent à planifier dès le 26 décembre un retrait vers Corregidor considéré comme une forteresse inexpugnable. L'aviation américaine est rapidement neutralisée et ne peut jouer son rôle d'appui feu.

Phase 2 : la résistance américaine.

Le 31 décembre, les Nippons, qui avaient progressé jusqu'à 50 kilomètres de la capitale doivent faire une pause opérationnelle devant les ponts de Calumpit permettant aux Américains et aux Philippines de constituer une solide ligne de résistance entre Porac et Guagua. Les Japonais lancent un assaut massif le 2 janvier 1942, mais sont stoppés après 1 800 m de progression. Néanmoins, il apparaît évident que la supériorité numérique japonaise finira par l'emporter et MacArthur déclare Manille ville ouverte. Entre le 07 et le 14 janvier, les troupes américaines résistent aux Nippons à Abucay et lance même une contre-attaque le 16 janvier, sans succès. La garnison de Bataan, encerclée, tient le siège faisant 7000 tués japonais mais doit se rendre deux mois plus tard privée de logistique (la garnison fera 150 km pour rejoindre son lieu de détention au cours de la marche dite « de la mort » où nombre de combattants mourront d'épuisement). Les Américano-philippins tiennent en respect les Japonais qui ont subi de lourdes pertes mais qui reconstituent leurs moyens et leurs effectifs en vue de relancer l'action.

Phase 3 : l'effondrement américain.

Le 03 avril, les forces japonaises entament une offensive puissante balayant tout sur leur passage jusqu'à l'île fortifiée de Corregidor, dernier point d'appui allié. Le général Mac Arthur ayant été exfiltré vers l'Australie le 12 mars, le général Wainwright dirige les opérations et tente de gagner du temps et ce, malgré les bombardements adverses.

Face à un nouveau débarquement japonais les 5 et 6 mai sur l'île et confronté à la destruction des 56 canons et 72 pièces antiaériennes de la garnison, il capitule le 08 mai 1942 avec ses 11 000 derniers combattants américains et plusieurs dizaines de milliers de soldats philippins.

Bilan :

Les Américano-philippins comptent près de 40 000 tués ou blessés et près de 70 000 prisonniers alors que les Japonais perdent 10 000 morts et 22 000 blessés. De nombreuses unités américaines et philippines se fondent dans la jungle et constitueront un maquis puissant et très efficace jusqu'à la libération de l'archipel en 1943 sous la conduite du général Mac Arthur.



Enseignements opératifs et tactiques :

- ✓ Le dispositif défensif américain ne prend en compte qu'un seul axe d'attaque japonais (le plus probable) sans envisager un autre mode d'action nippon, perdant ainsi toute liberté d'action à moyen terme.
- ✓ Les Japonais lancent des attaques de diversion pour obtenir du renseignement et disperser les efforts adverses puis jouent de la surprise en débarquant sur trois sites et ce, échelonnés dans le temps.
- ✓ Plutôt que de soutenir le 26ème de cavalerie qui arrête les Nippons à Rosario, Mac Arthur engage sa réserve vers Bataan qui devient un point de fixation mais neutralise de nombreuses forces dans une défense sans issue.
- ✓ Les Japonais font l'expérience difficile du siège en milieu urbain consommateur en effectifs et en temps.
- ✓ Les Américains exploitent la pause opérationnelle japonaise en janvier 1942 pour renforcer et réarticuler la ligne de défense, regagnant ainsi une part d'initiative mais aussi l'opportunité de préparer et de planifier la défense de Corregidor.
- ✓ Les Japonais lancent leur offensive dès qu'ils ont tous leurs moyens réunis pour faire basculer le RapFor.
- ✓ La défense de Corregidor prend fin dès que les appuis américains ainsi que leur défense anti-aérienne sont neutralisés par les Nippons.

ECHO DU CHAMP DE BATAILLE N°22-21 JUIN 2012



DEUXIEME PARTIE
LE COIN DU PREPARANT

APPUYER (APP) — →

Définition : (EMP 60.641)
-Mission consistant à apporter une aide à une autre unité, **spontanément** ou sur **ordre**, par le **mouvement** ou par le **feu**.
-Action d'un groupement ou d'un détachement qui aide, couvre, élargit ou soutient la manœuvre d'un autre élément en comportant le plus souvent la fourniture de feux. (INF 34.001)

But :
Permettre à l'unité appuyée de poursuivre sa mission en **renforçant son action** ou en **prenant en compte une partie de ses objectifs actuels ou futurs**.

ERI	SGAM	GTIA/SGTIA INF	GTIA/SGTIA BLD
X	X	X	X

Facteurs de succès/points clé :

- **Suivi situation ECH 1 + liaison** permanente
- **Mobilité / réactivité / capacité de manœuvrer**
- **Anticipation** délais MEP
- Privilégier unité mobile, réactive et puissante : ALAT/BLD, VBCI

Le GTIA INF appuie

ZA:
En fonction de l'unité appuyée

RAPFOR:
Sans objet - L'unité appuyant contribue au RAPFOR de l'unité appuyée

RYTHME:
Donné par l'unité APP

ATTAQUER — →

Définition :
Mission consistant par la combinaison du feu et du mouvement soit à **détruire** un ennemi, soit à le **chasser** de la zone qu'il occupe en lui infligeant le plus de pertes possibles. Il existe deux types d'attaque: en force / en souplesse

But :
mener une action décisive pour **causer des pertes** à l'ennemi et/ou s'emparer d'une zone qu'il occupe.

EEI	SGAM	GTIA INF	GTIA ABC
NON	X	<i>Oui par subsidiarité</i>	X

Comment :

- Préparer (RENS, échelonnement du GTIA, détermination des axes d'attaque);
- Prendre et préciser le contact;
- Désorganiser et isoler l'adversaire;
- Pénétrer ou déborder le dispositif adverse et réaliser la percée;
- détruire/conquérir l'objectif ;
- maintenir le rythme de la progression pour ne pas laisser l'ENI se ressaisir ;
- tomber en garde au-delà de l'objectif.

Facteurs de succès/points clé :

- surprise et brutalité des feux, notamment au débouché de l'action ;
- choix de la zone d'engagement ;
- renseignements précis sur l'ennemi ;
- coordination avec les voisins, l'unité dépassée et entre subordonnés.

ZA
GTIA BLD: 5 à 10 km x 15 km
SGAM: 5 à 10 km x 10 à 15 km

RAPFOR :
3/1

RYTHME:
5km/h

Les fiches de lecture du CSEM

Titre de l'ouvrage	Hélie de SAINT MARC, August von KAGENECK Notre histoire, 1922-1945
Auteur - Edition	Etienne de MONTETY Éditions J'ai lu
ISBN É Prix	
Rédacteur	CBA BASS Jean-Noël É 125/1° promotion
Date de rédaction	18/11/2011

1/ L'AUTEUR:

L'auteur est peu mis en avant. Il a surtout favorisé les échanges entre ces deux hommes qui ne se connaissaient pas auparavant. L'essentiel du travail consistait à permettre l'émergence d'un climat de confiance et de respect mutuel. Cela était nécessaire, afin que ces porteurs d'une dense et douloureuse histoire acceptent de raviver des souvenirs parfois cruels et souvent enfouis, dépassant ainsi les politesses superficielles pour aboutir à un échange en profondeur. Ainsi est né un face-à-face original et unique entre deux ennemis d'acier, qui confrontent leurs souvenirs et leurs vues pour léguer un héritage à la jeunesse qui participe à la construction de l'Europe.



Hélie de Saint- Marc (HSM), né en 1922, aura donné totalement à la patrie deux décennies de sa vie, dans des périodes difficiles voire troubles. Résistant en 1941 à 19 ans, arrêté puis déporté à Buchenwald, il fait partie des miraculés qui en sont revenus. Il s'engage alors comme officier (concrétisant un souhait interrompu par la guerre), et sert la Légion Etrangère. Blessé à plusieurs reprises en Indochine, il vit la fin de la guerre et le retrait des postes avancés où les partisans étaient acquis à la France. Ensuite, il a vécu la guerre d'Algérie. Condamné pour sa participation au putsch d'Alger en avril 1961, il s'emploie depuis sa libération à témoigner.

August von Kageneck (AK), né aussi en 1922, a grandi dans l'Allemagne en ruine et livrée au chaos des années 1920 et 1930. Il a vécu la montée du nazisme. Il s'est engagé en 1940. Promu lieutenant en 1941, il a commandé un peloton du bataillon de reconnaissance de la 9e Panzer Division sur le front de l'Est. Blessé grièvement en 1942, évacué, il a continué en tant qu'instructeur à l'école des blindés. Ensuite, il a pris part aux derniers combats dans le Harz en 1945. Après la guerre, il est devenu journaliste et a épousé une Française. Il s'est employé à réaliser un examen de conscience individuel et collectif (livre Nous étions vaincus mais nous nous croyions innocents).



2/ SYNTHÈSE DE L'ŒUVRE

Les entretiens concernent toute leur vie, de leur enfance à leur testament aux générations futures en passant par leur milieu familial, leurs années de collège, leurs premiers engagements, leur proximité avec la mort, leurs tentations de « rébellions et complots ».

Ce vécu intense et riche en enseignements, de deux hommes si semblables, mais que les circonstances ont placé ennemi contre ennemi, apporte des enseignements nombreux dans les domaines de la guerre et des sociétés, et de l'homme dans la guerre. En outre, les précisions historiques, sociologiques, etc. sont nombreuses, mais ne seront abordées dans cette synthèse qu'à l'appui des deux thèmes retenus ici.

1- Guerre et sociétés : le poids du vécu collectif de la nation, porté et transmis par la société, est un facteur qui prend le pas sur l'éducation traditionnelle transmise en famille.

- Une éducation familiale très semblable aurait pu amener ces deux hommes à s'apprécier et s'embrasser, en d'autres circonstances :
 - Tous deux sont issus de familles nobles, en lien très étroit avec les personnalités de premier plan (notamment AK : liens avec le Kaiser, avec Hindenburg, avec le chancelier von Papen de 1932-1933).
 - L'éducation qu'ils ont reçue réserve une part de choix à la foi chrétienne, professée et vécue, et qui aiguillonnera leur conscience tout au long de leur vie dans les choix délicats en période trouble.
 - Ils ont vécu leurs années de collège chez les Jésuites, avec la rigueur et aussi la formation intellectuelle et spirituelle de haut niveau qui en font la réputation. Notamment, en tant qu'adolescents, ils cherchaient des modèles à suivre et à écouter, et en ont trouvé chez certains de leurs maîtres dont le caractère et le charisme étaient affirmés.
 - Ils ont hérité de leur attachement à des valeurs traditionnelles. Le mérite par le travail était en première place (HSM), et leur attachement à la Patrie était viscéral, concret, vécu, avec la nostalgie d'une certaine grandeur (notamment en Allemagne après 1918). En comparaison, servir un régime ou s'attacher à une République qui passe paraissait insignifiant face à la grandeur d'une Patrie multiséculaire.
- Mais, le vécu collectif d'une nation est une réalité qui s'incarne jusque dans les familles et fait aussi partie de l'éducation transmise, consciemment ou non :
 - Juste après la guerre, le souvenir des morts est vif, leur absence est un vide béant dans les familles (8 des 10 oncles maternels de HSM sont morts pour la France).
 - En France, les commémorations durent longtemps (inaugurations de monuments aux morts qui rappellent qu'aucun village n'a été épargné).

- Présence des nombreux blessés et « gueules cassées ».
- La humiliation ressentie par l'Allemagne après le Traité de Versailles a été quasiment unanimement partagée jusque dans toutes les familles.
- En France, la « haine du Boche » était viscéralement ancrée dans les familles : l'Allemagne était l'envahisseur qu'il ne fallait pas laisser redevenir trop fort et contre lequel il fallait se protéger.
- La montée du nazisme correspond à une accumulation qui a conduit à une masse critique. Cette montée aura été favorisée par une certaine ambiguïté savamment entretenue, qui aura permis de faire sauter les barrières des consciences et de forcer une évolution irréversible et irrésistible.
- Au commencement se trouvent les frustrations de 1918, l'Allemagne étant déclarée unilatéralement fautrice de guerre et ravalée au rang de puissance mineure : réparations très élevées, armée d'armistice réduite, occupation de la Sarre et de la Rhénanie. Le rejet du Diktat était quasiment unanime.
- Une large frange (notamment de l'aristocratie) refusait une défaite qui ne semblait pas consommée, d'où un sentiment d'avoir été trahi par un coup de poignard dans le dos (notamment par le monde des affaires et de la politique, qui serait sous-tendu par les Juifs, en vertu d'une rhétorique teintée d'antisémitisme en cours depuis quelques siècles).
- L'occupation de la Sarre et de la Rhénanie était durement vécue. Le départ des occupants et le réarmement ont été logiquement des moments de liesse, dont le mérite est revenu à Hitler.
- La peur de la révolution communiste était enracinée en raison des émeutes violentes (à Brême, Hambourg, etc.) et des villes qui leur étaient acquises, étape qui conduisait logiquement à une prise de pouvoir.
- La République de Weimar était impuissante face à l'aristocratie (fortement impériale et antirépublicaine) et face au désordre (besoin de faire intervenir avec brutalité les anciens corps francs pour réprimer les émeutes communistes).
- La période de l'après-guerre était marquée par le chaos (centaines d'assassinats politiques) et la désespérance.
- La crise économique post-1929 a durement frappé l'Allemagne (chômage, inflation), réduisant l'horizon à la survie quotidienne.
- Ainsi, un leader affirmant vouloir renégocier un traité, relancer l'économie à coup de grands chantiers, redonner sa grandeur à l'Allemagne, et qui agissait avec un certain culot, pouvait recevoir un assentiment même de la part de ceux qui n'adhéraient pas à son idéologie.
- La dureté du régime était considérée comme le sacrifice nécessaire à la restauration de la grandeur de l'Allemagne (dont l'emprisonnement des « ennemis » : opposants politiques, clergé, etc.). Ainsi, une partie de la population se sent résignée à des zones d'ombre.
- La prise de pouvoir sur la jeunesse a été l'une des priorités du régime, très tôt (dissolution des mouvements de jeunesse chrétienne, scouts, internats qui constituaient un obstacle sur la route du nazisme). L'adhésion en masse était facilitée par l'effet de groupe : des adolescents de l'âge du K y voyaient d'abord des activités divertissantes en restant avec les amis, bien plus qu'une école de pensée et d'action politique (et même son père, critique sur le régime, aura donné son assentiment à son adhésion). Ici réside une ambiguïté qui aura permis une manipulation de masse.
- Ainsi, les nazis ont acquis peu à peu une position de force, qui a obligé Hindenburg et le chancelier von Papen à accepter Hitler à la chancellerie, malgré eux.

2- La guerre et l'homme : face à l'épreuve de la zone de mort

- *Pour quoi s'engager et aller se battre :*

- Un engagement directement dans la perspective de la guerre et du combat, pour HSM (Résistance dès 1940 / Indochine en 1946) comme pour AK (1940).
- Un engagement dans les années de fin d'adolescence, non sans bravoure voire bravade, qui mettait en avant la figure des héros (Guynemer, grands pacificateurs et colonisateurs pour HSM, légendes germaniques pour AK), et la soif de dépassement de soi et d'aventure (notamment Erbo von Kageneck, frère d'AK, pilote de chasse aux nombreuses victoires).
- Leur engagement était surtout destiné à venger l'honneur bafoué de leurs pays. Pour AK, fierté de faire partie de l'élite combattante qui vengera les humiliations du traité de Versailles, et rendra ainsi à l'Allemagne son rang dans le concert des nations. Cet engagement était la continuité logique des années au sein de la Hitlerjugend, en suivant une logique de groupe. Pour HSM, aversion contre l'occupant qui envahit Bordeaux, ville qui a abrité deux fois le gouvernement en fuite devant l'envahisseur.
- Pour HSM, l'engagement dans la Légion Etrangère en 1946 prend une autre dimension, étoffée et transformée par l'expérience des camps de concentration. Il s'agissait de retrouver la fraternité dans un corps accueillant « des hommes sans racines voulant tirer un trait sur leur passé », tandis que le retour de Buchenwald a fait naître une amère déception devant la bassesse de certains comportements en lieu et place du pays idéal tant espéré durant les années de captivité. Après une telle mise à nu des personnes, les comédies sociales sont vécues comme insupportables.

- *Sous le feu : il y a un avant et un après ce contact avec la mort.*

- La première entrée dans la zone de mort ressemble à un rite initiatique. Une certaine surexcitation, jusqu'à la découverte concrète de la mort (AK rappelé à l'ordre par son sous-officier adjoint lorsqu'il sortait exagérément en tape de son automitrailleuse). La vue des premiers cadavres marque le tournant.
- On se bat avec ses camarades et pour eux ; le reste devient de peu d'importance. Le groupe, la section est soudée comme nulle part ailleurs par le danger commun et par la survie que l'on doit à ses camarades. HSM, en Indochine, devait garder la tête haute en tant que chef de section devant ses sous-officiers qui avaient déjà connu la guerre.
- La proximité quotidienne du danger induit une certaine accoutumance, car la valeur relative de la vie et de la mort a changé.
- Une première blessure légère procure un sentiment de fierté à l'idée d'être décoré et de revêtir une part de gloire jusqu'à ce qu'une blessure plus sérieuse fasse réellement prendre du recul.
- La proximité permanente de la mort change les rapports humains, au sein de l'unité (AK) comme dans le monde concentrationnaire (HSM). Notamment, pour HSM, les idées et préjugés tombent, seule compte la survie (qui parfois vient d'une amitié totalement gratuite).

- *Dans la zone de mort des camps de concentration, une société à part avec des règles bien particulières s'organise :*

- La condition des déportés est très diverse, « comme entre la Reine d'Angleterre et un SDF ».
- Une hiérarchie interne existe. Notamment, les communistes, habitués à la clandestinité, s'adaptent très vite à cet environnement et forment une nomenklatura dotée de droits étendus sur les autres (affectation des uns et des autres sur un travail plus ou moins dur, influençant directement les chances de survie).
- L'horizon se rétrécit à la survie immédiate et aux instincts animaux. Le souci de l'autre devient rare.
- Les déportés deviennent indifférents à la mort, à force de relever des cadavres tous les jours, qui disparaissent comme l'effacement d'un simple numéro.

- Quelques beaux exemples de pitié totalement gratuite prennent un relief particulier dans un monde inhumain (HSM a été sauvé par un mineur letton communiste, qui l'a déchargé d'une part du travail très dur du percement du tunnel de Langenstein et lui a fait bénéficier de vols de nourriture).
- Le monde des idées, des apparences sociales tombe comme tombe un masque : chacun est totalement dépouillé dans cette épreuve. HSM reviendra avec une vision changée des communistes.
- **Après l'épreuve de la zone de mort, demeure un besoin d'absolu qui fait détester la médiocrité et les comédies sociales :**
 - Les valeurs qui ont transcendé l'homme meurent avec la guerre : en 14-18, les différences sociales avaient été aplanies par le chaudron de l'épreuve vécue ensemble, et le mérite et l'héroïsme étaient reconnus comme vertus supérieures. Quelques années après, des « planqués » peuvent reprendre le dessus, et des héros retomber dans l'oubli, au bas de l'échelle. Cela provoque une incompréhension de la part des anciens combattants, voire une rupture, et la dégradation des ligues (seule la haute valeur morale du chef des Croix de Feu a pu canaliser ses troupes qui manifestaient en février 1934 à Paris).
 - Après sa blessure, AK veut participer aux combats jusqu'au bout (Harz . 1945), fût-ce au service d'un régime auquel la conscience dicterait de plus en plus de désobéir. La survie de la patrie avait pris le dessus.
 - Au retour de Buchenwald, HSM ne comprend pas la vanité des résistants de la dernière heure qui entendent s'arroger les honneurs et le pouvoir.
 - Après 1961, HSM souffrira de sentir le décalage avec de nombreuses personnes qui ne pouvaient imaginer ni comprendre ce qu'il avait vécu durant les 20 années qu'il a données à son pays.
- **Il est quasiment impossible à celui qui a connu la proximité de la mort de découvrir le fond de son âme à ceux qui ne l'ont pas vécu :**
 - Les anciens déportés et les anciens des unités qui ont combattu retrouvent, tôt ou tard, une amicale ou une ligue pour trouver des camarades de souffrance à même de partager leurs souffrances enfouies.
- **Obéir ou désobéir, lorsque conscience et obéissance s'opposent :**
 - Difficulté de se porter en faux contre un système : éliminer Hitler, c'était un acte de haute trahison porté contre le chef des armées d'un pays en guerre (qui plus est, en posture délicate en 1944 sur le front de l'Est). Donc, l'obstacle moral de la loyauté par principe de l'institution (garantie de maintien de la cohésion indispensable) s'ajoute à la difficulté de trouver des interlocuteurs fiables avec qui préparer le complot.
 - Donc, le sentiment d'être embarqué jusqu'au bout dans un manège infernal perdure, jusqu'aux derniers combats, si désespérés soient-ils (AK dans le Harz en 1945).
 - En 1961, obéir à n'importe quel prix n'avait plus une valeur absolue face à la conscience, pour un homme qui a suivi l'appel à la désobéissance et à la résistance lancé par le général de Gaulle le 18 juin 1940, qui a failli laisser sa vie en camp de concentration, puis qui a en mémoire le désespoir des partisans abandonnés au Viêt-Minh lors de l'abandon des postes avancés en Indochine. Ironie de l'histoire, le tribunal militaire qui a jugé HSM comportait le général Ingold, grand chancelier de l'Ordre de la Libération, qui portait en lui-même ce dilemme : « puis-je, en mon âme et conscience, condamner un soldat qui se révolte ? ».
- **Il était concrètement très difficile d'être informé et conscient des agissements criminels d'un régime que l'on sert : un soldat de la Wehrmacht pouvait ignorer longtemps la gravité des camps de concentration parfois tout proches.**
- En effet :
 - Une véritable culture du secret autour de la Solution Finale et de ses exécuteurs était entretenue.

- Il existait un véritable déni de la réalité de la part des habitants environnants, qui se muraien dans leur vie quotidienne et fermaient leur conscience.
- Le rythme de la guerre laissait peu de temps pour se poser des questions. Au mieux, une courte phase de répit après une blessure formait une brève parenthèse avant de repartir au combat, tendu vers le seul accomplissement de la mission dans la zone de danger et de mort à laquelle les premiers combats ont accoutumé. Ceci était d'autant plus vrai que le péril se rapprochait de Berlin.
- La dureté impitoyable contre les Soviétiques, ordonnée par le haut commandement de la Wehrmacht (et non seulement les SS ou les groupes spéciaux), constitue un cas d'école. Cette haine du bolchévisme, désigné comme ennemi irréductible et impitoyable (contrairement aux Français et aux Anglais en 1940), a été généralisée afin de lancer une guerre totale. Elle a été mise en pratique contre les partisans en arrière de la progression en 1941-1942. Face à celui qui est présenté comme un ennemi absolu, la « lutte pour l'existence de la nation » fait admettre et . du moins partiellement . appliquer des directives qui portent les germes des pires exactions.
- Il y eut des témoins d'exactions parmi les soldats respectueux des lois de la guerre. Ils furent hébétés et sidérés, comme l'un des hommes du peloton d'AK qui a vu des exécutions massives des Juifs de Tarnopol (Ukraine) en 1941 par les détachements spéciaux en uniforme de la Wehrmacht (les Einsatzgruppen). Son récit paraissait tout simplement irréel, impensable, à ses camarades du peloton d'AK. Ces hommes se étaient engagés pour faire la guerre dans les règles, et ne concevaient pas que d'autres portant le même uniforme puissent, sous couvert ou au nom de l'institution, commettre de telles exactions. L'imaginable rend la réalité presque impossible à admettre ; en tirer les conclusions qui s'imposent n'est évident qu'en jugeant l'histoire a posteriori.

3/ ANALYSE È AVIS DU REDACTEUR

Cet ouvrage constitue une lecture opportune pour un jeune sous-officier ou officier à l'engagement. En effet, il constitue une base solide pour en mûrir le sens et la finalité. Il permettra également de relancer les questionnements personnels à un stade plus avancé, par exemple avant un déploiement en opérations, afin de ramener la réflexion à des réalités simples qui deviennent essentielles dans l'action.

En effet, derrière une apparence de simple récit de faits qui serait destiné en priorité les bas échelons tactiques, cet ouvrage témoigne d'une densité humaine qui dépasse les différences entre les conflits actuels et ceux décrits dans cette %uvre. Cela aide à comprendre pour quel motif un homme va jusqu'à affronter le danger dans la zone du combat.

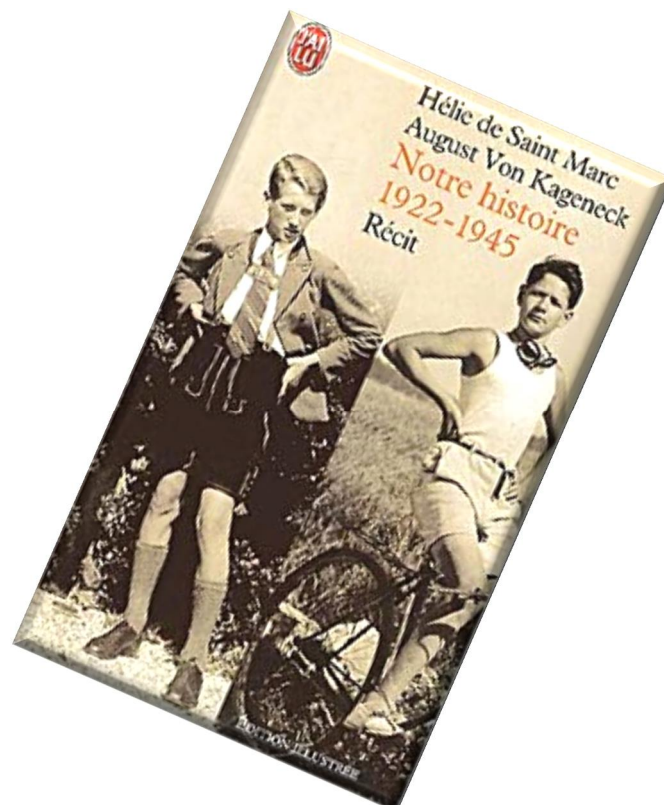
D'un côté, cet ouvrage peut sembler très factuel. La plupart des paragraphes relatent une histoire personnelle : l'enfance, l'éducation reçue, le contexte familial, le contexte de l'époque en France et en Allemagne. Puis, le récit parle d'engagement individuel, de premiers combats vus depuis la tourelle d'une automitrailleuse de chef de peloton ou de la vie dans l'univers concentrationnaire. Il n'y a effectivement pas d'enseignements tactiques d'emploi des forces.

Mais, d'un autre côté, la grande densité humaine de ce récit est utile aux chefs de tous les niveaux, car elle aide à comprendre les motivations et les réactions de l'homme au combat, que ce soit le subordonné qu'un chef commandera en opérations ou l'adversaire dont on cherche à comprendre les modes d'action. Comme l'analysait Martin Van Creveld dans La Transformation de la guerre, l'objet de la guerre réduit à la seule prolongation de la politique constitue une approche trop restrictive et trop conceptuelle pour rendre compte des motivations qui pousseront concrètement un homme à s'engager pour combattre. En effet, cela implique de rentrer dans la zone de mort du danger permanent, dont on ne ressort pas indemne : l'homme qui combat est bien plus complexe qu'un robot qui déclinerait à son niveau un ordre reçu. Cet angle psychologique et humain, complété par le récit du vécu collectif d'une nation, est aussi à même d'amener la réflexion sur les motivations d'adversaires asymétriques dans les conflits

actuels, voire sur des motifs de conflits éventuels qui pourraient survenir dans de nombreuses zones de crise où une guerre conduite par des États devient moins probable, faute d'États

De plus, ce récit pose clairement le questionnement entre obéissance et conscience, à partir de cas concrets qui gardent toute leur pertinence dans le cadre de la formation à l'exercice de l'autorité. En effet, il est rappelé d'une part que le soldat est solidaire de l'histoire de sa nation, au-delà du régime qu'il sert, pour le meilleur comme pour le pire (la Wehrmacht n'était pas totalement vierge des exactions commises sur le front de l'Est et, à ce titre, même des soldats individuellement sans reproches sont chargés du poids de l'histoire collective). Ce récit souligne d'autre part, à l'inverse de certains jugements anachroniques, que la désobéissance voire la rébellion en temps de guerre est un acte extrêmement difficile à poser en pratique, qui plus est de la part d'un officier qui a pour devoir de donner l'exemple et d'entraîner ses subordonnés vers la réussite de la mission confiée. En effet, en tant que chef, il ne peut se dispenser d'exiger d'eux l'obéissance. Faut-il alors oser ébranler un édifice pour un plus grand bien commun espéré si la « folle entreprise » réussit ? Une telle décision face à sa propre conscience est bien de la plus haute difficulté, au moment où l'histoire n'a pas encore rendu son verdict.

En conclusion, ce livre mérite une attention particulière car, bien plus qu'un récit de guerres passées auxquelles les engagements actuels ressembleraient peu, il rappelle notre réflexion aux questionnements sur « la guerre et l'homme » et « la guerre et les sociétés », nécessaires à la compréhension des situations rencontrées.



TROISIEME PARTIE HISTOIRE LA PUISSANCE AERIENNE DANS LA GUERRE DU RIF

LCL Nicolas de LEMOS

Après la première guerre mondiale, les conflits insurrectionnels vont voir le jour dans le nord de l'Afrique. Cette évolution du combat qualifié d'irrégulier est perçue de manière particulièrement forte lors de la guerre du Rif. Le facteur clé lors des opérations contre les Rifains fut l'emploi tactique et coordonné de l'aviation, en appui direct des troupes au sol. Il en découle en 1928, un ouvrage intitulé « *Quelques enseignements de la campagne du Rif en matière d'aviation* ». L'expérience du colonel ARMENGAUD sera un fondement aux premières théories françaises en matière d'appui tactique et de bombardement d'assaut à la veille de la Seconde guerre mondiale.

Géographie :

Situé entre la mer Méditerranée et la rivière OUEGHA, le Rif est délimité à l'est par la rivière MOULOUYA et à l'ouest par l'océan Atlantique. Région montagneuse, le Rif connaît des écarts marqués de températures : très chaud en été, succède une saison des pluies et un hiver rude. Les villes sont rares et les villages sont organisés selon un système tribal qui sert de fondement à la vie politique, sociale et économique des Berbères rifains.

Les Rifains ont une très forte identité donc réticent à toute domination étrangère.

La géographie va faire recourir la France à l'aviation.

Tactique Rifaine:

ABD EL-KRIM, le jeune chef rifain rêve de faire concorder les traditions berbères et islamiques en réunissant toutes les tribus du nord du Maroc en une république fédérale indépendante et moderne. Il parvient à rassembler une « armée régulière » de près de 65 000 hommes, tous équipés d'armes modernes et appuyés par une artillerie légère servie par des volontaires européens ou des déserteurs de la Légion étrangère.

À la tête de plusieurs HARKARE unissant chacune plusieurs milliers d'hommes. Leurs vertus sont la mobilité et la rapidité.

Ayant une connaissance du terrain, leur tactique repose dans la multiplication de raids ponctuels et limités.

Farouches soldats et excellent tireurs, les combattants rifains battent les troupes espagnoles à plusieurs reprises (défaites de DAR ABARAN et d'ANOUAL en 1921, de TIZI ASA en 1924, etc.) et contraignent l'armée espagnole à quitter la région à la fin de l'année 1924.

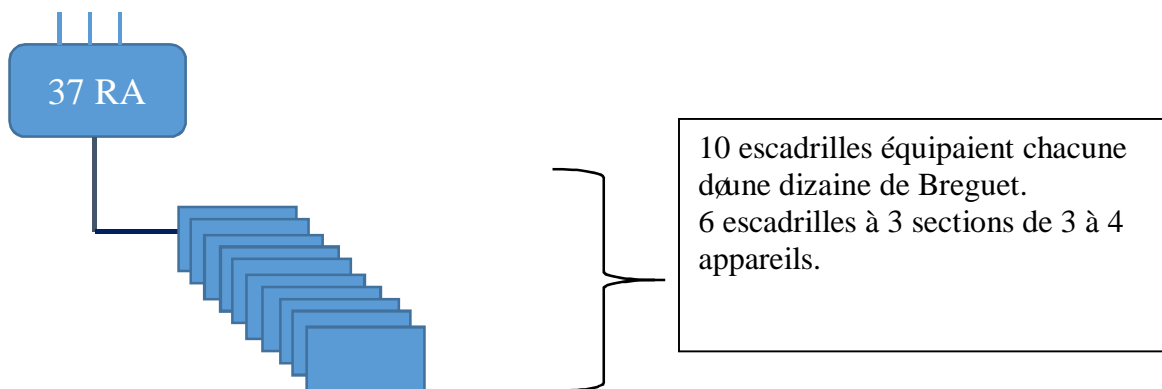
Tactique Française:

L'armée française est contrainte de revoir, dans l'urgence, l'appréciation de la technicité et en particulier l'aviation. Édité par le colonel Paul ARMENGAUD, cet emploi d'une certaine « puissance aérienne » dans ce conflit débouche ainsi une approche doctrinale inédite portant sur une redéfinition offensive de la coopération aéroterrestre.

L'inspection générale de l'aéronautique désigne le colonel Paul ARMENGAUD au commandement du 37^e régiment d'aviation (seul régiment d'aviation au Maroc). Il porte le titre également de « commandant de l'aéronautique au Maroc ». Cette dernière qualité, loin d'être anecdotique, lui confère toute autorité sur les unités supplémentaires pouvant être déployées aussi bien par l'aéronautique militaire que par l'aéronautique navale. Il a donc un accès direct au maréchal LYAUTEY.

Aviation Française au Maroc :

Le Breguet XIV A2 est l'appareil majoritaire au Maroc. Il est reconnu pour sa robustesse. Il sera entre autre utilisé par l'aéropostale (*anachronique, l'aéropostale est fondée en avril 1927*). Il est construit à plus de 8 000 exemplaires entre 1917 et 1918. La version A2 permet une charge offensive de 300 kg de bombes tout en permettant le transport d'appareils photographiques. Le colonel ARMENGAUD fait réaliser des plaques additionnelles de blindage pour « encager le pilote » selon le mot de ce dernier.



Déployées face au Rif sur les aérodromes de QUEZZANE (terrain de BENI MALEK), TAZA, MEKNES et FES.

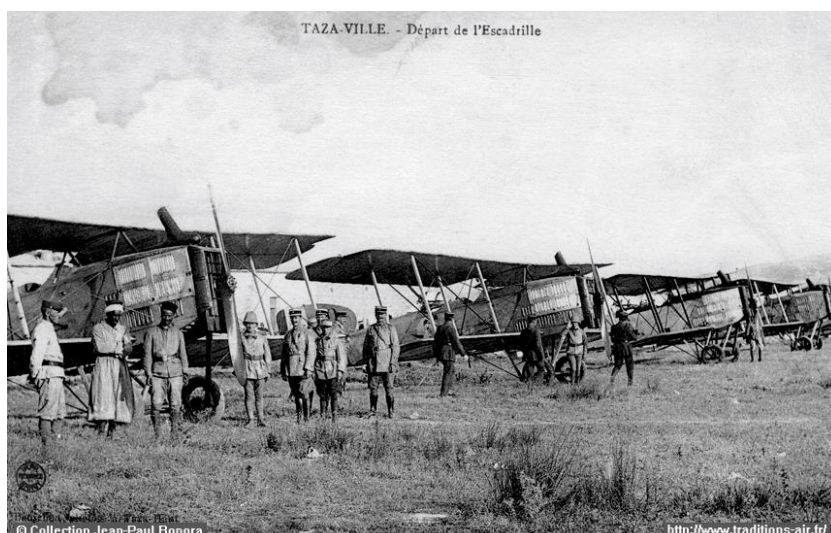


Trois groupements sont constitués, regroupant 2 escadrilles renforcées :

- Groupement Ouest à BENI MALEK,
- Groupement Est à TAZA
- Groupement central à FEZ (PC du colonel ARMENGAUD).

Les escadrilles restantes du régiment sont placées en réserve stratégique dans le sud du pays et le parc central de réparations est installé à CASABLANCA. Trois autres annexes sont établies à MEKNES, FEZ, TAZA et servent, en outre, de relais à l'activité des « rampants ».

Le manque de pilotes pleinement opérationnels, c'est-à-dire aptes au vol en montagne et capables d'assurer l'ensemble des missions permises par le Breguet 14, réduit les possibilités de déploiement du régiment. Dès lors, les missions les plus délicates sont confiées quasi exclusivement à des officiers.



L'utilisation de l'aviation dans les opérations françaises

Le 13 avril 1925, entre 4 000 et 6 000 combattants rifains pénètrent dans la zone française. Alternant jeu d'influences et menaces, ABD EL-KRIM parvient rapidement à rallier la majorité des tribus présentes entre l'OUERGHHA et le pays des Beni Zeroual.

Au déclenchement de l'insurrection rifaine, les unités du 37e RA sont mises en alerte. Le 15 avril, les 4 escadrilles basées dans le sud marocain rejoignent TAZA, FEZ et OUEZZANE. À cette date, ARMENGAUD a obtenu, de Paris, l'envoi de 2 escadrilles supplémentaires en provenance d'ALGERIE. Le 2 mai, 4 autres y sont prélevées ainsi qu'en TUNISIE. Enfin, 2 escadrilles du 11e régiment d'aviation de bombardement (RAB) de METZ sont désignées pour rejoindre le Rif. À la mi-juin, le commandant du 37e RA peut compter sur un total théorique de 190 avions disponibles, soit 18 des 22 escadrilles normalement disponibles en AFN et au Levant. Sur ce total, 120 appareils sont pleinement opérationnels et directement déployés dans le nord du MAROC sous l'autorité directe du colonel ARMENGAUD.

Alors que ARMENGAUD prépare la concentration de ses moyens, à RABAT, le maréchal LYAUTEY sait ne disposer que d'une vingtaine de bataillons pour faire face à l'attaque rifaine articulée à la frontière de l'ancien Rif espagnol sur des garnisons militaires contrôlant les principaux puits de la région et contrôlant par là-même les tribus, quitte à disperser ses effectifs dans une région déjà difficile d'accès. De fait, subjugués par les premiers succès des combattants rifains, les postes français se retrouvent, en quelques jours, littéralement submergés par l'insurrection des tribus qu'ils avaient justement pour mission de contrôler. Pour tenter de secourir les postes, le maréchal LYAUTEY rassemble l'ensemble de ses forces pour les diviser en trois colonnes mobiles qui reçoivent pour mission de contenir les infiltrations rebelles, défendre les garnisons qui résistent encore à se infiltrer et de restaurer dans la mesure du possible les voies de communication. Jusqu'au 5 mai, les troupes terrestres ne peuvent bénéficier que d'une couverture aérienne limitée, mais à partir de cette date, ce sont 10 escadrilles complètes qui fournissent l'essentiel des renseignements et des actions purement offensives.



À partir des aérodromes du nord marocain, les équipages des Breguet interviennent au profit des colonnes de secours qui doivent lutter contre le soulèvement progressif de tribus. Les aviateurs sont employés ponctuellement au secours des unités terrestres menacées et des postes submergés. Si un ou deux avions parviennent isolément à circonscrire les actions localisées de l'ennemi, la situation est telle que les équipages ne peuvent alors, ni empêcher la chute des avant-postes, ni appuyer complètement la progression des colonnes. Les Rifains, habitués à utiliser les possibilités offertes par leur environnement, créent partout la surprise et ne regroupent leurs forces qu'autour de postes déjà isolés. Aussi, après avoir dû lutter pour atteindre la position à dégager, les colonnes françaises doivent monter à l'assaut de retranchements déjà fortement occupés par plusieurs centaines de dissidents. Plusieurs heures de combats leur sont alors nécessaires pour tenter d'évacuer la garnison assiégée avant de décrocher sous les balles de l'ennemi et de repartir vers un autre poste menacé.

À côté de l'appui aux colonnes mobiles, il incombe à l'aviation d'assurer le contact et le ravitaillement des troupes isolées. Le bruit de l'avion et la vision de la cocarde tricolore soutiennent alors le moral des bataillons. Le largage de cubes de glace, de nourriture, de munitions, de tabac ou de courrier permet de maintenir le moral des unités encerclées au prix de missions à basse altitude effectuées sous le feu direct des Rifains. Cependant, l'aviation ne agit qu'en appoint des colonnes mobiles qui, en portant secours aux garnisons, ne peuvent empêcher les infiltrations ennemies dans le dispositif français. Début juin, une quarantaine de postes français sont ainsi capturés par les rebelles.

Dans cette première phase de la guerre, considérée comme la « période héroïque » des troupes françaises, les équipages exécutent jusqu'à 8 missions quotidiennes. Compte tenu des situations d'urgence et du peu d'appareils disponibles, la réduction du délai des interventions aériennes devient la priorité du commandement. Pour combattre les incursions rebelles, le colonel établit un réseau de terrains avancés au plus près de la zone des combats. Plusieurs pistes avancées sont alors sommairement aménagées autour de simples bandes de terre, de quelques véhicules et de tentes, soit tout le matériel nécessaire à quelques jours d'opération. Le but est « de supprimer les causes qui attachent l'aviation à ses bases, et donc diminuent sa capacité de manœuvre ». Il faut « réunir le maximum de forces au point principal et au bon moment ». En quelque sorte, si l'aviation veut être efficace, c'est à elle de s'adapter aux opérations en cours et non l'inverse.

Les terrains avancés en contact avec les bataillons des colonnes mobiles, permettent une certaine maîtrise du facteur temps, en raccourcissant les distances. Mais elle oblige d'avoir une dislocation du personnel non naviguant entre les différents aérodromes alors même que les rotations des appareils et des équipages s'accroissent.

Les décollages et atterrissages depuis ce type de terrain se font souvent directement sous le feu de l'ennemi. Les norias d'appareils constituent alors de bons repères pour les combattants berbères et seule une lecture attentive du relief et l'habileté des pilotes permettent de limiter les embuscades des Rifains. Ce type d'attaque est d'autant plus facile que les équipages des Breguet opèrent à une altitude de 100 ou 200 mètres dans des vallées étroites avec de forts vents rabattants, alors qu'il leur faut près d'une demi-heure pour monter péniblement à 5 000 mètres.

Dans un contexte de soulèvement, seule l'aviation permet de limiter les effets de l'avancée de la « dissidence ». Pour LYAUTEY, elle représente alors l'unique force capable d'initiative. De l'avis même du commandant du 37e RA : « Les réserves n'existent pas. La seule réserve capable de manœuvrer dans cette pénible occurrence c'est l'aviation. » Paris attend de l'aviation qu'elle rétablisse l'équilibre ou tout du moins qu'elle ralentisse l'offensive rifaine avant qu'elle n'atteigne FEZ et TAZA.

On se rend compte durant l'été 1925, que les postes tampons et les colonnes mobiles ne sont pas la solution. En effet, les soldats d'ABD-EL-KRIM sont renforcés par de nouvelles tribus. Les garnisons livrées à elles-mêmes entreprennent l'impossible pour tenter un passage.



Paul PAINLEVE, ministre de la Guerre, traverse la Méditerranée en avion pour se rendre compte de la gravité de la situation.

La colonne du général COLOMBAT, qui originellement devait soutenir l'ensemble des postes du secteur ouest, doit rebrousser chemin pour couvrir rapidement la ville de QUEZZANE. Sans parvenir à sécuriser la ville, les bataillons français se retrouvent dans l'impossibilité de soutenir les garnisons autour de TAFRANT. Les troupes françaises sont rapidement encerclées, l'aviation intervenant pour permettre le dégagement ponctuel de pistes qui se referment aussitôt après le passage des avions.

Au sud, la situation n'est pas préférable. Se satisfaisant d'exercer une pression sur QUEZZANE, ABD EL-KRIM mène une série d'offensives en direction de FEZ, la capitale régionale, et de TAZA, qui commande la route vers

l'ALGERIE et qui sert de base de repli aux Français. Les villes sont devenues un symbole pour les deux camps. LYAUTEY sait que la prise d'une seule ville serait un coup terrible porté à la pacification du MAROC. À PARIS, à RABAT, parmi les colons français, la situation est jugée catastrophique et l'on fait appel une nouvelle fois à l'aviation pour sauver les deux villes. Alors que le chef rebelle concentre ses forces en un seul point, ARMENGAUD constitue une réserve stratégique de quatre escadrilles de Breguet auxquelles se joint une flottille de bombardiers lourds de la marine équipée de bimoteurs multiplaces Farman F 60 GOLIATH.



Afin de décourager les tribus ralliées aux rebelles et par là même de répondre aux sentiments de crainte, Paris demande d'employer le bombardement dit stratégique. Le colonel ARMENGAUD est plus mitigé. Pour lui, des bombardements massifs loin de la ligne de contact n'ont peu d'impact militaire. Les seules cibles qui ont une valeur se limitent aux souks et quelques bases de départ. L'attaque ponctuelle sur une ou des tribus ne signifie pas l'effondrement des troupes dissidentes.

Dès les derniers jours de juillet, les positions immédiates et les lignes de communication du secteur de BAB MIZBA sont bombardées. Plus qu'une utilisation politique et d'influence, le colonel ARMENGAUD souhaite la combinaison des avions avec les forces terrestres. L'avion devient une arme d'appui. Pour le chef du 37^{ème} RA, « Les attaques aériennes auront des effets d'autant plus positifs qu'elles viseront les mêmes objectifs que les attaques des troupes de terre et qu'elles précéderont seulement ces dernières dans l'espace et dans le temps. »

Début août, FEZ est sauvée, grâce aux aviateurs. Même le maréchal LYAUTEY déclare « Nous sommes tous à genoux devant l'aviation. »



Au sud, la situation est provisoirement écartée, par contre, dans les villes du nord, la pression Rifains est bien présente, et le commandement craint d'autres offensives au printemps. Les opérations se stabilisent à cause de la saison des pluies.

Pour mettre fin au conflit, le gouvernement ne croit plus en la méthode LYAUTEY qui, pour Paris, est à l'origine du désastre. À la mi-juillet, PAINLEVE charge le maréchal PETAIN d'une mission d'inspection sur le théâtre marocain au moment où il nomme le général NAULIN commandant supérieur des troupes au Maroc.

Le 22 août, PETAIN prend l'entière responsabilité du protectorat en remplacement de LYAUTEY. NAULIN et PETAIN n'arrivent pas seuls : les renforts tant attendus par LYAUTEY débarquent avec eux.

En août, l'armée française atteint 114 bataillons d'infanterie, renforcés par une trentaine de batteries d'artillerie et des chars FT-17. En septembre, les forces françaises au Maroc est de 140 000 hommes.

Sans passé colonial, PETAIN entend traiter les opérations de guerre contre les dissidents en manœuvrant comme dans le nord de la France dans les derniers mois de la première guerre mondiale. Les unités engagées au Rif doivent alors réapprendre à évoluer dans les cadres régimentaires et divisionnaires tout en misant sur leur avance technologique et faire, ainsi, la différence avec les troupes rifaines. Loin de subir la dissymétrie des forces, il entend la retourner à son avantage et trouve dans le colonel ARMENGAUD, qui connaît particulièrement bien, un collaborateur des plus attentifs. Les deux officiers partagent alors l'idée que l'aviation n'est pas un service ou une spécialité transverse à l'armée mais bien une composante à part entière et indispensable aux forces terrestres. Pour les deux hommes, seule une combinaison des efforts aériens et terrestres, en plus de la simple convergence des forces, doit être le pilier des prochaines opérations.

La capacité à concentrer le plus rapidement une puissance de feu considérable est, pour PETAIN, la seule façon moderne de faire la guerre. Aussi, les opérations doivent être réduites dans le temps et localisées. Pour optimiser l'utilisation de l'espace, il divise les colonnes mobiles de LYAUTEY en vue de créer des brigades interarmes composées chacune de 2 à 3 groupes mobiles à 4 ou 5 bataillons.

Pour assurer la permanence de l'action et maintenir l'initiative, à la lumière des combats en Europe, l'état-major souhaite accentuer la centralisation du commandement et du contrôle des opérations sur l'ensemble du front. Par ce biais, PETAIN entend exercer une pression constante sur les harka rifaines et cherche à les pousser à la faute, c'est-à-dire à accepter les conditions d'un combat classique, comme l'avait déjà écrit ARMENGAUD, le 19 juillet 1925 : « L'offensive rifaine ne peut être arrêtée par une attitude défensive. Elle ne peut être arrêtée non plus en s'attaquant aux tribus passées en dissidence. Cette nouvelle méthode impose à l'aviation un éparpillement des escadrilles à la hauteur du théâtre d'opérations et l'oblige à favoriser une grande réactivité tactique. Plus qu'une véritable intégration des moyens, on demande finalement aux équipages des Breguet d'être capables de pourvoir quasiment instantanément, de suppléer les unités terrestre.



Les saisons automnale et hivernale, en gelant les opérations militaires, permettent au maréchal PETAIN de roder la réorganisation progressive du dispositif français et de nommer le général BOICHUT commandant supérieur des troupes en remplacement du général NAULIN, pro-LYAUTEY. Le 7 mai 1926, PETAIN ordonne une offensive généralisée et de grand style. Aidés par un débarquement de troupes espagnoles dans la baie d'ALHUCEMAS, les groupes mobiles français atteignent le cœur du Rif en quelques jours.

ABD EL-KRIM essaie alors de faire face à la contre-attaque française en utilisant les anciens postes de la période LYAUTEY pour tenter de fixer les grandes unités françaises. Cependant, les harka, colonnes mobiles et légères, ne sont pas équipées pour une guerre défensive. Seize jours après la reprise des opérations de guerre, ABD EL-KRIM capitule à TARGUIST, le 27 mai 1926.

Les « enseignements » marocains du colonel ARMENGAUD

En 1928, soit deux ans après la capture d'ABD EL-KRIM, ARMENGAUD théorise dans une série d'articles pour la Revue militaire française sobrement intitulés, « Quelques enseignements des campagnes du Rif en matière d'aviation » l'expérience acquise au MAROC. Compilés quelques mois plus tard, sous la forme d'un ouvrage complet paru chez BERGER-LEVRAULT, ces articles fournissent un éclairage à la fois sur l'action mais surtout sur la doctrine que Paul ARMENGAUD entend dégager des opérations aériennes qu'il a conduites.

Dès les premières phrases, ARMENGAUD place clairement son étude dans une perspective qui dépasse le simple cadre du théâtre nord-africain : « *Notre armée vient de faire au Maroc, en 1925-1926, deux campagnes très dures au cours desquelles l'aviation a pu jouer un rôle de premier plan et tenir une place plus grande que ne l'avait escompté le commandement. Il importe de tirer l'expérience des enseignements qu'elle contient pour la conduite de la guerre coloniale. Si malaisé qu'il soit de généraliser les enseignements d'une guerre, car toute guerre n'est qu'un cas particulier, il faut aussi se demander dans quelle mesure ces enseignements seront valables pour une guerre européenne.* » Pour le chef du 37^e RA, le Rif marque inévitablement un tournant sur la place que doit tenir l'aviation dans un conflit armé, car si « *en vérité, l'armement de l'aviation au Maroc et la constitution des unités ont été les mêmes sensiblement qu'en 1918 (...). Les enseignements relatifs aux doctrines d'emploi semblent au contraire importants, et dignes d'une attention immédiate.* »

Les préceptes tirés des opérations au Rif sont d'autant plus riches que de l'aveu même de Paul ARMENGAUD : « *parfois écarté par nécessité de la doctrine officielle pour entrer dans des voies un peu nouvelles.* » À l'inverse de bon nombre de critiques aéronautiques, ARMENGAUD estime que ce n'est pas tant d'un point technique ni même stratégique qu'il convient d'examiner l'aviation mais que, bien au contraire, il faut la considérer sous l'angle de sa contribution palpable aux opérations réelles. Ainsi, pour le commandant de l'aéronautique au Maroc : « *L'organisation générale de l'armée et la conduite de la bataille de toutes armes pour montrer, en définitive la place de tout premier plan qu'il faudrait faire dès aujourd'hui à l'aviation dans une armée vraiment moderne.* » La première mesure qu'il recommande ainsi pour une réorganisation des forces aériennes est la centralisation du commandement aérien en vue de garantir à la fois la concentration des efforts au niveau d'un théâtre d'opération tout en rendant possible une décentralisation effective des moyens directement sur les lieux mêmes du combat.

Avant l'arrivée de PETAIN au MAROC, les aviateurs avaient la charge du contrôle, de l'organisation et de la planification de toutes les missions aériennes, le chef du 37^e RA décidant, en dernier ressort, de l'allocation des missions. Durant les premiers mois de la guerre, l'urgence de la situation et la faiblesse des unités terrestres contraint ARMENGAUD à privilégier un engagement tactique, ponctuel et dispersé des différentes escadrilles. À ce titre, la menace qu'exerce ABD EL-KRIM sur FEZ et TAZA et la défaite enregistrée par les unités terrestres lui permettent de démontrer que la meilleure utilisation de l'aviation n'est pas uniquement tactique, mais au contraire que son emploi se situe bien niveau du théâtre des opérations.

Lorsque PETAIN entend installer des « brigades interarmes » pour s'infiltrer au cœur du Rif, ARMENGAUD obtient que les actions tactiques de l'aviation soient désormais gérées par les officiers de renseignement des escadrilles directement « embrigadées » dans les groupes mobiles. Au-dessus des groupes mobiles, un officier supérieur issu de l'aviation prend alors à son compte toutes les demandes d'appui et de soutien aérien de chaque « secteur terrestre », la réduction des niveaux intermédiaires de commandement devant garantir un maximum de souplesse.

Pour gérer cette décentralisation des moyens, le commandant de l'aéronautique au Maroc, en plus des fonctions organiques conventionnelles, oriente et coordonne donc les efforts aériens du théâtre d'opération et peut demander à garder une partie des unités sous son autorité. *In fine*, la double casquette de « chef du 37^e régiment d'aviation » et de « commandant de l'aéronautique au Maroc » permet à ARMENGAUD d'orienter, de surveiller et de faire intervenir

tout le dispositif aérien et aéroterrestre en proposant des opérations tactiques combinées toujours à l'échelle du théâtre. Ainsi, le colonel ARMENGAUD est l'unique interface aérienne du commandement supérieur terrestre durant toutes les phases du conflit.

Une fois la centralisation du commandement obtenue, encore faut-il que l'ensemble des moyens aériens puissent jouer pleinement leur rôle sur le champ de bataille et que l'on favorise « (ô) leur emploi constant dans le combat terrestre ». À l'exemple des escadrilles de Breguet dans le Rif, ARMENGAUD défend alors la constitution d'une « aviation de ligne » capable de servir d'artillerie de campagne volante pour appuyer les efforts combinés de l'infanterie, de l'artillerie et des chars. L'échange d'officiers entre l'aviation et le reste de l'armée doit alors être généralisé et non plus seulement cantonné aux unités d'observation.

Loin des ressources de la métropole et dans un contexte de conflit irrégulier, l'aviation doit cesser d'être un simple moyen tactique pour devenir l'un des acteurs du combat au même titre que le fantassin, l'artilleur ou le cavalier. Face à un ennemi particulièrement mobile et déterminé, l'aviation l'emporte même sur les autres armes du fait de sa plus grande réactivité. Selon ARMENGAUD, l'essentiel des missions tactiques accomplies par l'aviation au Rif, se résume essentiellement à trois types d'actions :

L'engagement des groupes mobiles : alertées par un avion de surveillance qui orbite autour des troupes en mouvement, les escadrilles d'astreinte font décoller leurs patrouilles pour réaliser des bombardements préventifs de protection en avant et sur les flancs des bataillons.

L'appui aérien rapproché proprement dit : l'aviation est alors utilisée comme une « artillerie volante d'armée » en vue de préparer l'engagement des troupes, de créer des barrages de feu roulant, de contenir l'effort de l'ennemi ou encore de faciliter le dégagement et l'évacuation des garnisons.

Les actions de harcèlement et d'interdiction des lignes de ravitaillement ennemies : face à la mobilité des harka rifaines, l'artillerie terrestre n'est pas assez réactive pour briser leurs dispositifs. L'intervention rapide de l'aviation permet alors d'assurer, au moins, la neutralisation effective des efforts ennemis et le déploiement des unités terrestres amies.

Reflets d'une lutte particulièrement âpre, ces trois types d'actions apparaissent comme les corollaires indispensables à l'action des différentes armes terrestres en démultipliant leurs capacités respectives. Dans le Rif, la « puissance aérienne » se incarne dans la fusion d'une cavalerie, d'une artillerie et des armes collectives de l'infanterie en une arme volante et polyvalente. Pour ARMENGAUD, cette diversité de missions est la condition sine qua non de la pénétration profonde des groupes mobiles. L'aviation permet donc une rapidité dans l'exécution, une concentration des efforts et une permanence dans l'action. Si l'aviation est un excellent « instrument tactique », ses effets en revanche doivent impérativement être combinés à l'effort stratégique général. Dès lors, c'est l'utilisation stratégique du potentiel tactique de l'aviation, tel que l'a révélé le conflit rifain, que le colonel ARMENGAUD entend mettre en lumière.

Selon Paul ARMENGAUD, la guerre coloniale au Rif contient donc en germes une nouvelle vision stratégique. La lutte contre l'insurrection des premiers mois du conflit est l'exemple type d'un effort de planification stratégique où l'aspect militaire ne peut se concevoir sans volet politique. L'aviation est alors l'intermédiaire nécessaire à la conduite des opérations. C'est, là aussi, l'avis des autorités coloniales à Rabat et du gouvernement de Paris qui, lors de la suspension des combats terrestres au cours de l'hiver 1925-1926, exigent qu'une campagne de bombardements soit menée sur les arrières du territoire afin de menacer directement les Rifains chez eux.

ARMENGAUD oriente alors, un peu malgré lui, l'action de son aviation sur l'interdiction économique (bombardements de souks), le harcèlement des activités politiques des dissidents (attaque des principaux lieux de rencontre) et les actions de représailles (incendie de localités rebelles). Opérant régulièrement en groupes d'une dizaine d'appareils, les Breguet XIV et les

bimoteurs Farman Goliath délivrent plus de 407 tonnes en 2 302 missions rien qu'au cours de l'hiver 1925-1926. Si le chef du 37^e RA se montre dans l'ensemble assez rétif à l'action autonome de l'aviation, c'est que pour lui: « Il n'est pas douteux que l'aviation contribue pour une large part à amener les populations à la composition et à provoquer les pourparlers ; mais il serait illusoire de compter encore sur elle seule pour assurer le succès contre un ennemi aussi résolu qu'ABD EL-KRIM et ses Rifains. »

D'un point de vue éthique, moral et pour des raisons d'efficacité militaire, l'aviation doit d'abord faire sentir son action armée sur les lieux même du combat terrestre sinon au moins sur les arrières immédiats du champ de bataille réel.

Conjonction des effets tactiques et relativisation des actions stratégiques ?

Pour le colonel ARMENGAUD, la « *puissance aérienne* » n'a pas de visée proprement stratégique. Elle est d'abord d'essence opérationnelle comme le sont, par ailleurs pour lui, les puissances terrestres ou maritimes. De leur convergence naît la stratégie qui n'est que la gestion combinée de l'intégralité d'un conflit. Ainsi selon lui, ce ne sont plus les seuls moyens mis en œuvre qui comptent mais bien leurs effets qui interagissent sur l'ensemble de la crise.

La guerre du Rif voit la perte de près de 3 722 soldats français, dont 40 aviateurs. Alors même qu'en sauvant Fez et Taza, en permettant la pénétration de puissants groupes interarmes au cœur même du territoire ennemi et en frappant les esprits par la puissance de ses coups, on aurait pu croire que l'aviation constituait la solution face à un soulèvement et une guérilla de type insurrectionnel.

Cependant, l'outil aérien n'est pas le moyen en quelque sorte « magique » de mener les conflits dits asymétriques, mais son utilisation raisonnée et raisonnable est une composante opérationnelle nécessaire à toute armée engagée dans des opérations de contre-guérilla. Tactiquement, l'aviation garantit l'asymétrie nécessaire à la manœuvre et à l'engagement des troupes au sol. À l'échelle du théâtre d'opération, la maîtrise du ciel permet de se maintenir sur le terrain et d'éviter ainsi une défaite stratégique aux lourdes conséquences politiques. La « *puissance aérienne* » prépare l'engagement terrestre, agit elle-même sur le champ de bataille, mais ne permet ni de contrôler le terrain, ni de rallier dissidents ou rebelles. Ses effets doivent être cumulés aux actions des autres composantes des forces armées et des autorités civiles. Seule la convergence des effets permet d'envisager une reconquête même relative d'un territoire et ce, en définitive, quel que soit le type de conflit.

QUATRIEME PARTIE
LE SIOUX VOUS CONSEILLE

Benjamin et Victor Petit

Balade guerrière



Souvenirs de temps de guerre, 1940 - 1944

BON DE SOUSCRIPTION

POUR LE LIVRE 'BALADE GUERRIERE – SOUVENIRS DE TEMPS DE GUERRE, 1940 – 1944' DE BENJAMIN ET VICTOR PETIT

Victor Petit n'a pas encore 20 ans quand les Allemands envahissent la France. Diplômé de l'Ecole Nationale Professionnelle d'Armentières en juillet 1938, il fabrique des pièces d'avion chez Breguet Aviation à Vélizy-Villacoublay quand l'usine est menacée et qu'il reçoit l'ordre de détruire une partie du matériel et d'évacuer. Devant suivre les prototypes du Be 482, il traverse avec des camarades la France à vélo pour rejoindre Anglet puis l'Angleterre.

Le navire est détourné et accoste finalement au Maroc. Suivant le convoi Breguet, Victor gagne l'Algérie par voie ferrée. Sur place commence pour lui la vie d'expatrié. Il trouve rapidement du travail avant que les chantiers de jeunesse puis le débarquement de novembre 42 ne le poussent à s'engager dans l'armée de l'air et à se porter volontaire pour former les rangs du tout jeune 1^{er} RCP.

Entraînement, brevet de parachutiste et Cherchell le mèneront à un court passage au SR du BCRA puis à retrouver le régiment en Sicile.

Blessé au cours des durs combats des Vosges d'octobre 44, sa convalescence s'achèvera à l'hôpital Bellan à Paris.

Ses mémoires sont une succession d'anecdotes parfois insolites qui permettent au lecteur de suivre le périple de quatre années entre la région parisienne, le Maroc, l'Algérie, l'Italie et les Vosges. Reprises et complétées de notes et références par son petit-fils, officier du génie issu de l'EMIA, elles sont le témoignage d'une aventure presque ordinaire et semblable à celle de milliers de jeunes Français pris dans la tourmente de la seconde guerre mondiale.

Format : 15,5 x 22cm
Environ 120 pages avec photos

Préface du colonel Chenebeau,
chef de corps du 1^{er} RCP

Sortie prévue : printemps 2019.
Prix public : 13€
ISBN : 97 823 221 26 439

Les bénéfices seront reversés à des
associations patriotiques.



Vous désirez participer à la souscription au tarif préférentiel de 10€, frais de port inclus.
Pour cela, complétez (en majuscules) et renvoyez ce coupon accompagné d'un chèque à l'ordre de Benjamin Petit.
L'ouvrage vous sera directement envoyé dès sa sortie.

.....
Benjamin PETIT 8 rue du 40^e RA - 51 000 CHALONS en CHAMPAGNE

NOM : PRENOM :

ADRESSE :

CODE POSTAL : VILLE :

TEL :

COURRIEL :

Nombre d'exemplaires souscrits : Montant total : €

Date :

Signature

UN PORTRAIT

De [Rudolph de Patureau](#) [Ecrivain](#)

Diego BROSSET. Le « seconde classe » qui devint général. En avril 1940, un chef de bataillon français est en poste à l'école de guerre de Colombie, parce que ses supérieurs n'ont pas voulu de lui en France, pendant la « drôle de guerre ». Trop iconoclaste. Trop inclassable. Trop direct sur la réalité et le mur à venir. Cet officier « trop tout », c'est Diego BROSSET. Diego BROSSET a commencé sa carrière pendant la première guerre mondiale comme simple soldat engagé volontaire et a achevé adjudant (quatre citations) avant de devenir officier (1920). Affecté au Maroc, il va mettre ses pas dans ceux de Lyautey et expliquer que pour tenir un pays, il faut l'aimer et le comprendre. De ses quinze de guerre ans au désert, BROSSET, romancier à ses heures, rapporte l'agilité du combattant en favorisant le mouvement. A sa sortie de l'école de guerre comme élève (1937), on ne donne rien d'intéressant à cet esprit trop vif. Le 27 juin 1940, Diego BROSSET, « toujours

exilé » en Colombie alors que la patrie périclité se donne à la France libre. Dès lors, de

l'Érythrée à l'Égypte, il va être partout, alors que Vichy l'a condamné à mort (10 avril 1941), organisant les brigades FFL. Cet inclassable qui voit loin se verra confier la 2ème brigade coloniale comme colonel (janvier 1943) et son unité sera de celles qui raccompagneront les Allemands vers la Tunisie, tambour battant, détruisant au passage les restes de la 90ème panzergrenadier et la division Trieste italienne. Le 1er août 1943, ce fantassin gagne ses deux étoiles, remplace Koenig à la première DFL et va faire de sa



division émérite une unité moderne. En Italie, débarqué en avril 1944, BROSSET emportera avec ses FFL le Garigliano et entrera à Rome. BROSSET, toujours devant, se croyant éternellement « capitaine », influence l'action près de ses hommes. Le 16 août, la 1ère DFL est en Provence. Le 3 septembre BROSSET est déjà à Lyon. Pas une minute à perdre. 17 jours plus tard, il est à l'assaut des Vosges. Cet iconoclaste qui ne se bat pas dans les salons dit volontiers « merde aux obus ». Le 20 novembre 1944, mécontent du ralentissement des opérations, il pousse ses soldats à aller jusqu'au Rhin sans attendre. Quelques heures plus tard, BROSSET, qui, à l'habitude, homme pressé, conduit comme un fou (son chauffeur à sa droite, son aide de camp, Jean-Pierre Aumont, derrière lui) se tue dans un accident de jeep, à Champagny, en voulant éviter les mines devant un pont. Il ne verra jamais le Rhin.